versaire de votre élection, mon très-révérend Père, nous avons fait des vœux très-ardents pour que le bon Dieu vous conserve longtemps à vos enfants dispersés dans tout l'univers. Ceux du Mackenzie, par là même qu'ils sont plus éloignés de vous, et qu'ils ne peuvent correspondre que rarement avec vous, n'en ont que plus d'amour, de respect et de soumission à Votre Paternité.

Quant à moi, mon très-révérend Père, je suis heureux de me dire votre très-humble et très-obéissant fils.

† ISIDORE, Ev. d'Erindel, O. M. I.



Le R. P. PASCAL, chargé de la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, fond du lac Athabaska, a écrit à Mgr CLUT, en date du 1er avril 1876, pour lui rendre compte de ses travaux. Nous extrayons de sa lettre les passages suivants :

« .... Je vous disais mon intention d'aller, vers le mois de mars, faire une visite au R. P. LAITY, à la mission de la Nativité. Cette faveur m'a été accordée plus tôt que je ne m'y attendais. Vivant tranquillement dans ma misérable hutte, j'avais vu s'écouler rapidement six mois, durant lesquels j'avais rempli régulièrement les offices de mon ministère auprès de quelques blancs du fort et auprès des sauvages, qui sont venus successivement, mais par petites brigades, durant tout l'automne et l'hiver. Cependant je comptais avoir encore trois semaines avant d'entreprendre avec Joseph le voyage d'Athabaska (Nativité) pour y recevoir le courrier des *Vieux-Pays*. Un dimanche soir, je récitais mon bréviaire à la clarté du feu qui petillait dans l'âtre ; l'heure où je prends habituellement mon repos n'était pas éloignée, il était près de neuf heures, quand j'entendis le tintement des sonnettes. J'ouvre la

porte et je vois Joseph qui vient m'annoncer l'arrivée de deux voyageurs qui viennent me prendre pour me conduire à la Nativité. C'était le 9 ou le 10 février, et leur intention était de me faire arriver à cette mission pour le 17, jour si cher à tout cœur d'Oblat, et où il peut renouveler ses vœux en présence de ses Frères bien-aimés. En voyant mes deux hommes, je suis resté tout ému de surprise. La joie inondait mon cœur. Nous ne perdîmes pas de temps le lendemain pour mettre tout en ordre, nous remplîmes deux traîneaux d'abondantes provisions destinées à la Nativité, et, le soir même, nous nous mettions en route en compagnie d'un autre voyageur nommé Alexandre.

A part les misères inséparables des voyages d'hiver, et auxquelles je commence à m'habituer, notre voyage a été assez heureux. Un seul incident en a rompu la monotonie. Nous arrivions à la pointe de Roches quand le temps se couvrit d'un brouillard peu épais d'abord. Nous nous consultâmes pour savoir s'il fallait traverser le lac tout de suite ou attendre le retour du beau temps, mais tout le monde étant d'avis de partir, nous nous disposâmes à nous diriger le plus rapidement possible vers la grosse île. Tant que le lieu de notre départ a été visible, cela allait bien, mais, une fois parvenus à une certaine distance, le brouillard s'épaissit, une poudrerie affreuse s'éleva, et le jour se changea en nuit. Pour comble de malheur, les deux voyageurs, qui étaient à une certaine distance d'Alexandre et de moi, laissèrent le chemin droit et prirent une direction oblique. Nous voilà donc, au bout d'un quart d'heure, séparés et perdus pour un certain temps. Seul avec Alexandre, je me dirigeai vers une île que je croyais être celle que nous désirions atteindre, mais ce point noir que le brouillard nous laissait apercevoir par intervalles, disparaissait souvent à notre vue. Depuis long-

temps nous étions en route sans avoir pris une bouchée de nourriture, nous commencions à trouver le temps long. Nous pressons le pas, mais vains efforts! le point noir semble toujours fuir devant nous, tandis que la nuit approche rapidement. Comment entreprendre de marcher la nuit? nos chiens n'en peuvent plus et nos jambes non plus, à cause de la faiblesse de l'estomac. D'un autre côté, coucher sur le lac glacé en attendant le jour, c'était fort peu attrayant et d'autant moins que, mes couvertures se trouvant sur le traîneau des autres voyageurs, je n'avais d'autre ressource que de me mettre à plat ventre sur la glace par un vent violent qui ne permettait pas de faire du feu. Il fallut pourtant se résoudre à ce dernier parti.

Afin de ne pas nous refroidir nous nous disposâmes promptement à prendre notre repos, la fatigue nous fit oublier la faim et la soif. Heureusement j'avais un compagnon charitable et expérimenté. Alexandre commença par étendre sur la glace les provisions que nous avions dans le traîneau, puis il coucha sa traîne sur le flanc, il me fit ensuite étendre le premier, ramena ses quatre chiens autour de mes pieds, puis, m'ayant enveloppé de son mieux, il vint lui-même s'étendre à mes côtés. Je me recommandai au bon Dieu, à Marie, à nos bons anges pour les supplier de nous protéger, nous défendre et nous garder et puis nous voilà à ronfler. Chose admirable! je crois que je n'avais jamais si bien dormi. Vers le matin les chiens abandonnèrent nos pieds et aussitôt le froid nous saisit. Nous ne perdîmes pas de temps. Le ciel étant plus clair, nous pûmes nous orienter : nous étions plus près de la terre que nous ne pensions. Nous nous y rendîmes à la hâte pour faire du feu, puis nous nous dirigeâmes vers la grosse île, où nous pûmes enfin arriver vers midi. Chose étonnante, nos compagnons, qui avaient subi le même sort que nous sur le lac, nous y avaient

précédés d'une demi-heure seulement. Après nous être reposés là toute la soirée, nous repartîmes le lendemain pour la Nativité, où nous trouvâmes tout le monde joyeux et bien portant.

J'ai eu le bonheur de célébrer là le cinquantième anniversaire de l'approbation de nos saintes Règles. Rien ne manqua à la fête, grâce un peu à la coopération de nos bonnes Sœurs, qui voulurent bien parer la chapelle et donner plus d'éclat à notre cérémonie par leurs chants.

Mon séjour à la Nativité a été de trois ou quatre semaines. J'ai eu le temps d'y faire de bonnes provisions spirituelles et matérielles, puis je suis revenu à mon poste. Le retour s'est effectué sans incident ; mes jambes bien reposées ont fonctionné à merveille.

Je suis heureux de vous apprendre que mon séjour à Notre-Dame des Sept-Douleurs n'a pas été infructueux pendant le printemps de 1876. J'ai eu le bonheur de voir la mission fréquentée par beaucoup de nouvelles figures. Une nombreuse bande venue de la Grande-Baie m'a donné l'occasion de faire grand nombre de baptêmes ; les parents du vieux Lotlepe-tcho sont aussi venus en grand nombre. Dans une seule matinée j'ai fait quatorze baptêmes dont deux d'adultes. Le vieux Lotlepe-tcho était du nombre. La haute stature de ce vieillard ne permettant pas de lui verser de l'eau facilement sur la tête, j'ai dû le faire asseoir. Je crois que le bon Dieu a répandu sa grâce sur ce pauvre peuple. J'ai fait, en somme, trente-deux baptêmes, six mariages et trois sépultures.

Quant à l'édifice matériel de la mission, Monseigneur, j'ai de bonnes nouvelles à vous donner. Les constructions étaient presque achevées quand j'ai quitté ce poste pour venir à la Nativité d'où je vous écris ; peut-être est-ce maintenant tout à fait terminé.

La maison placée sur la petite butte qui avoisine la

croix de mission est dans le plus bel emplacement. Posé sur un gravier épais, l'édifice, que l'on aperçoit de très-loin, a 31 pieds de long sur 21 de large sans compter la petite chapelle, qui est de 10 pieds carrés. Je pense pouvoir y résider dès le mois de novembre prochain et j'ai la confiance que ce bâtiment pourra durer de longues années.

Il me reste maintenant à demander à Mgr FARAUD et à Votre Grandeur l'aumône de quelques images, chemins de croix, vases sacrés, tapis, etc., le tout pour la chapelle. D'ici je porterai des châssis que l'on m'a faits pour les fenêtres et pour lesquels M. Mac-Farlane m'a procuré des vitres.....

MANITOBA.

LETTRE DU R. P. TISSOT.

Archevêché de Saint-Boniface, le 1er décembre 1877.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Je pense vous faire plaisir en vous envoyant quelques lignes sur les diverses phases qu'a eu à subir notre mission de la rivière Rouge depuis 1869. Jusque-là c'était un pays qui jouissait d'une rare tranquillité; séquestré et à l'abri de toute influence étrangère, le peuple coulait des jours heureux. La passion politique n'avait pas encore pénétré dans ces contrées, et beaucoup de gens ignoraient jusqu'à la signification de ce mot. Au souvenir de ces temps qui ne sont plus et que nous ne pouvons que regretter amèrement, nos anciens colons ne tarissent pas à énumérer les avantages précieux dont ils jouissaient; leur dernière et invariable réflexion est celle-ci : *Mais maintenant c'est fini.*

Le protestantisme a fait apparition ici peu de temps